

La mutation achevée du connecteur *ça fait que* dans le français acadien des Îles-de-la-Madeleine

Anika Falkert

Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse/Université de Regensburg

L'objectif de cette étude est d'examiner le statut de *ça fait que* dans le parler acadien des Îles-de-la-Madeleine tout en tenant compte des caractéristiques distributionnelles de ce jonctif ambigu. Parmi toutes les locutions figurant dans la catégorie des coordonnants *ça fait que* occupe un rôle primordial dans les parlers acadiens et québécois. Relevé par Grevisse dans le français familier au sens de *donc, ainsi, alors*, le connecteur semble avoir partiellement perdu la notion de conséquence dans les variétés nord-américaines. Comme le montrent les études de Roy (1979), de Léard (1986) et de Wiesmath (2000), *ça fait que*, parfois réduit à *ça fait* ou *fait que*, est employé de plus en plus souvent comme particule discursive. Or, cette désémantisation graduelle est associée à une modification de la valeur du connecteur, dont le rôle pragmatique grandit. À partir de quelques exemples tirés d'un corpus oral du parler madelinot, nous nous focalisons sur le comportement syntaxique ainsi que sur les fonctions pragmatiques du connecteur *ça fait* pour déterminer, entre autres, les types d'opérations syntaxiques possibles et la combinaison de *ça fait que* avec d'autres particules du discours.

The purpose of this study is to examine the status of the connective *ça fait que* in the French spoken in the Magdalen Islands, by taking into account the distributional characteristics of this ambiguous junctor. Among all the locutions that figure in the category of conjunctions, the expression *ça fait que* plays an important role in both Acadian and Quebec French. According to Grevisse, its meaning in Popular French in France is close to *donc, ainsi* and *alors*, whereas recent research indicates that the connective seems to have partially lost the notion of consequence in North American French varieties. Previous studies by Roy (1979), Léard (1986) and Wiesmath (2000) show that *ça fait que* (which may be reduced to *ça fait* or *fait que*) tends to be used more and more as a discourse marker. This gradual loss of semantic value goes along with a modification of the pragmatic status of the connective. Our analysis, based on a number of examples found in our corpus of spoken French in the Magdalen Islands, focuses on syntactic behaviour and pragmatic functions in order to reveal the types of possible operations and various combinations of the marker with other discourse particles.

Adresse pour correspondance : Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse, 74, rue Louis Pasteur, 84029 Avignon Cedex 01, France. Courriel: anika.falkert@univ-avignon.fr.

Introduction

Ces dernières années, les recherches dans le domaine de la pragmatique se sont focalisées, entre autres, sur l'analyse argumentative. Dans ce contexte, l'étude des connecteurs occupe une place primordiale. S'appuyant sur les travaux de Grice (1957), qui distingue entre le sens proprement linguistique (*sentence meaning*) et le sens voulu par le locuteur (*speaker's meaning*), les recherches de Moeschler (1985, 1989), Reboul et Moeschler (1998a, 1998b) et Ducrot (1984 ; Ducrot *et al.* 1980) (c'est à Ducrot que l'on attribue en général le courant de la *pragmatique intégrée*) tiennent compte de l'intentionnalité dans l'argumentation. Dans la tradition de la sémantique de l'énonciation, les études de Ducrot *et al.* (1980) rendent compte de la présupposition et de l'implicite dans l'acte de parole. La *polyphonie énonciative*, terme faisant référence à M. Bakhtine (1970) et à son étude du discours indirect libre dans le roman de Dostoïevski, fait allusion à cette pluralité des voix dans la communication linguistique, qui constitue un champ très vaste et éminemment complexe :

Si l'on appelle 's'exprimer' être responsable d'un acte de parole, alors ma thèse permet, lorsqu'on interprète un énoncé, d'y entendre s'exprimer une pluralité de voix, différentes de celles du locuteur, ou encore, comme disent certains grammairiens à propos des mots que le locuteur ne prend pas à son compte, mais met, explicitement ou non, entre guillemets, une 'polyphonie'. (Ducrot *et al.*, 1980, p. 44)

Toute activité énonciative s'avère ainsi un produit de plusieurs *voix*. La notion de polyphonie telle qu'elle est décrite par Ducrot fait référence à la distinction entre le *locuteur* et l'*énonciateur* (cf. Ducrot, 1984, p. 213 *ss*). Or, l'énoncé lui-même et ses unités constituent un ensemble polyphone à l'intérieur duquel la superposition de la signification purement linguistique et du sens voulu par le locuteur engendre un processus d'encodage et de décodage. Dans ce mécanisme de décodage, les connecteurs pragmatiques occupent une place primordiale dans la mesure où, pour reprendre la terminologie de Luscher (1994), ils servent de *guides pour l'interprétation* ou bien pour la désambiguïsation (au moins partielle) de l'énoncé. Si l'on veut faire le lien avec Sperber et Wilson (1989) et la théorie de la pertinence, les connecteurs contribuent ainsi à faciliter le traitement cognitif du message en établissant le lien entre les propositions. Néanmoins, cette catégorie affiche elle-même une forte hétérogénéité en intégrant des éléments grammaticaux assez variés.

Selon Moeschler et Reboul (1994, p. 179), le terme *connecteur* « a donné lieu à une inflation terminologique », avec les *connecteurs argumentatifs* (Ducrot *et al.*, 1980), les *connecteurs discursifs* (Blakemore, 1987), les *connecteurs pragmatiques* (Moeschler, 1989), les *marques de connexion* (Luscher, 1994), les

opérateurs argumentatifs (Forget, 1985) ou encore les *joncteurs propositionnels* (Léard, 1986)¹. Si l'on croit Moeschler et Reboul (1994, p. 465), un *connecteur pragmatique* est un « mot grammatical (conjonction, adverbe, locution) dont la fonction est, d'une part, de relier des segments de discours (les énoncés) et, d'autre part, de contribuer à la constitution d'unités discursives complexes à partir d'unités discursives simples ».

D'après Riegel *et al.* (1994), les connecteurs, au sens restreint, sont les termes qui assurent la liaison à l'intérieur d'une phrase complexe : les conjonctions de coordination et de subordination. Au sens large, les connecteurs sont tous les termes qui assurent l'organisation d'un texte : les conjonctions, mais aussi des adverbes (*alors, puis, ensuite*), des groupes prépositionnels (*en tout cas, en fin de compte*, etc.) des présentatifs (*c'est, voilà*) et des locutions (*autrement dit*, etc.). Riegel *et al.* (1994, p. 618) soulignent d'ailleurs la polyvalence des connecteurs : « Plus généralement, la valeur d'un connecteur dépend du type de texte où il est employé ». On pourrait ajouter que sa valeur ne dépend pas seulement du type de texte, mais aussi du contexte de l'énoncé. Ceci est notamment le cas pour *ça fait que*, dont la valeur sémantique n'est pas toujours facile à déterminer.

Comme le soulignent Reboul et Moeschler (1994), les connecteurs représentent un domaine de prédilection des linguistes pragmaticiens. Or, on peut regretter que la plupart des études dans ce secteur restent monolithiques. C'est la raison pour laquelle nous proposons ici de procéder à une approche pluridimensionnelle qui prend en compte deux aspects : la sémantique et la syntaxe.

L'objectif de notre analyse est d'examiner le comportement du connecteur *ça fait que* et de déterminer son statut dans cœur acadien des Îles-de-la-Madeleine. Cet archipel situé au sud-ouest du golfe du Saint-Laurent regroupe sept îles principales : celles du Havre Aubert, du Cap aux Meules, du Havre aux Maisons, l'Île aux Loups, l'Île de l'Est, l'Île de la Grande Entrée et l'Île d'Entrée. Depuis 1774, les Îles-de-la-Madeleine sont rattachées à la province du Québec. Selon le recensement de 2001, la population s'élève à environ 12 600 habitants dont la majorité est d'origine acadienne.

Nos recherches s'inspirent, entre autres, des travaux de Léard (1983, 1986) et de Forget (1985) à propos du rôle de *fait que/fak* en français québécois. Pour ce qui est du statut du connecteur en français acadien dans le parler du sud-est du Nouveau-Brunswick, nous nous référons (notamment pour la classification des fonctions) aux études de Roy (1979), de Leblanc (1999) et de Wiesmath (2000). Les études mettent en avant la multiplicité des domaines d'emploi de *ça fait que*, le glissement des emplois de la zone grammaticale des connecteurs vers la zone pragmatique. Nous voulons montrer que le processus est en cours dans le parler acadien des Madelinots, et qu'il est même très avancé.

Méthodologie

Notre recherche est basée sur un échantillon de cinq heures d'entretiens enregistrés aux Îles-de-la-Madeleine (IM) en 2003. Précisons qu'il s'agit de discours spontané. L'âge des onze locuteurs (cinq femmes et six hommes) interrogés va de 18 à 83 ans. Les informateurs sont tous nés aux Îles et y ont passé toute ou presque toute leur vie. La plupart des enquêtés ont travaillé comme pêcheurs ou ont été employés à l'usine de poisson avec, en moyenne, un niveau de scolarisation inférieur au diplôme d'études secondaires. En raison de l'isolement et du contact restreint avec les anglophones, qui ne représentent qu'environ 6% de la population, la plupart des habitants sont unilingues francophones. C'est la raison pour laquelle on peut laisser de côté l'aspect de l'interférence au niveau des connecteurs, phénomène bien attesté dans le français acadien du Nouveau-Brunswick (et de la Nouvelle-Écosse) où *ça fait que* est concurrencé par l'anglais *so* (Roy, 1979, p. 114 *ss*; Wiesmath, 2000, p. 140 *ss*). Par ailleurs, nous avons consulté le corpus en français québécois de l'Estrie, au Québec (Beauchemin *et al.* 1973–1981), le corpus de français acadien de Wiesmath (2000) recueilli au Nouveau-Brunswick et le corpus de français cadien de la Louisiane de Stäbler (1995).

Nous tenons à souligner que notre étude ne prétend pas à l'exhaustivité; de ce fait, il ne nous est pas possible de prendre en considération l'usage de *ça fait que* dans toutes les variétés de français. Notre approche vise plutôt à déceler quelques tendances qui méritent d'être étudiées dans un contexte plus large et dans une perspective comparativiste.

Étant donné que la transcription de notre corpus n'est pas encore achevée et qu'il s'agit ici d'une étude à caractère préliminaire, nous avons renoncé à une analyse statistique des formes pour adopter une démarche plutôt descriptive et interprétative.

L'emploi de *ça fait que* dans différentes variétés de français

Le français de France

L'usage de *ça fait que* n'est pas récent : Grevisse (1993) relève son emploi dans les propositions adverbiales de conséquence :

ça fait que, littéralement 'cela a pour résultat que', se fige dans la langue très familière; le *ça* n'y représente plus rien de précis, l'indicatif présent s'emploie même à propos du passé, et la locution joue le rôle d'un adverbe comme *donc, ainsi donc, alors*. (§1086, remarque 1)

Il cite l'exemple suivant :

- (1) Une pièce toute noire, on n'y voyait pas ... *ça fait que* je ne sais pas si elle pleurait ou si elle se taisait pour ne pas parler. (*ibid.*)

Le français acadien

La sémantique de *ça fait que* dans les variétés nord-américaines s'avère plus complexe qu'en français hexagonal. Une analyse détaillée portant sur l'emploi du connecteur dans le français de Moncton nous est proposée par Roy (1979) qui souligne la multiplicité des emplois de *ça fait que*. Wiesmath (2000) a consacré un chapitre de sa thèse au connecteur *ça fait que* et arrive à la conclusion suivante :

Contrairement au français de France, les trois variétés d'outre-mer [français québécois, acadien et cadien] emploient *ça fait que* en tant que particule de discours. Dans ce cas, celle-ci est plus ou moins vide de sens, elle indique simplement l'enchaînement du texte, et sert en plus de marqueur d'interaction. (p. 136)

Et plus loin :

Ce marqueur joue plusieurs rôles : il marque l'enchaînement du discours sans établir de rapport logique ; le locuteur l'utilise également pour combler une pause (« filled pause ») ce qui lui permet de réfléchir à ce qu'il va dire ou de signaler à l'interlocuteur qu'il est prêt à céder le tour de parole. (p. 137)

À l'instar de Roy (1979), Wiesmath distingue trois fonctions essentielles de *ça fait que* :

F1 : la reprise pronominale de l'énoncé précédent (ce qui correspond à l'idée de conséquence)

(2) Ben là, l'engin pouvait pas marcher tout seul ça fait que le boss a venu. (Roy, 1979, p. 116)

F2 : l'enchaînement du discours (particule discursive)²

(3) Ça fait que j'ai dit vraiment ... (L'informateur reprend son récit après l'intervention d'un autre locuteur) (Roy, 1979, p. 118)

F3 : *filled pause*/signe d'hésitation

(4) [...] c'est coumme un voyage là ça fait là peut-être que/i disait ça on devrait peut-être faire ça aller à Memphis pis euh visiter d'autres places en même temps. SO je sais pas qu'est-ce qu'on fera vraiment mais on pense d'y aller ... SO je sais pas (Wiesmath, 2000, p. 140)

La fonction F2 rejoint, si l'on reprend la terminologie proposée par Vincent (1993), les signaux de structuration qui marquent soit le début de thème, soit la continuité ou bien la fin de thème. Toujours dans la même terminologie, la fonction F3 est occupée par les signaux prosodiques ou ponctuants.

L'exemple (4) met en lumière une tendance qui fait l'objet d'une analyse quantitative dans le travail de Roy : il s'agit de l'introduction de la conjonction

anglaise *so* qui, dans un environnement bilingue, semble supplanter *ça fait que*. Pour ce qui est de la distribution de *so* et *ça fait que* selon leur valeur respective dans le discours, les chiffres dans le tableau 1 indiquent une répartition assez claire en faveur de *so* (Roy, 1979, p. 149).

Tableau 1 : La distribution de *ça fait que* et *so*

Fonction	<i>ça fait que</i>	<i>so</i>
F1	33%	67%
F2	41%	59%
F3	21%	79%

Leblanc (1999) décelait les mêmes tendances, en appliquant la même méthodologie à un corpus d'acadien parlé par des jeunes cadres interviewés en situation formelle (Corpus Péronnet-Kasparian). Dans les attestations de (*ça*) *fait (que)* qu'il a relevées, la répartition des fonctions est la suivante : F1 : 67 occurrences ; F2 : 335 occurrences ; F3 : 116 occurrences, ce qui montre l'avancement du processus de dégrammaticalisation de *ça fait que* en français surveillé acadien.

On pourrait émettre l'hypothèse qu'une situation de contact de langue freine le glissement de *ça fait que* vers son statut de marqueur d'interaction, alors que cette fonction est, dans deux tiers des cas, remplie par la conjonction anglaise *so*. Ce facteur n'intervient pas dans le français des Madelinots, puisqu'ils ne vivent pas une situation de contact intense avec l'anglais.

Notons que *ça fait que* ne figure pas dans le *Dictionnaire du français acadien* de Cormier. Par contre, le *Dictionnaire des régionalismes du français de Terre-Neuve* donne des exemples de *ça fait* au sens de *ça fait que* :

- (5) Ça fait toujours il a fait tant de ses pieds et de ses mains toujours i s'a arraché de delà. (Brasseur, 2001, p. 194)

Le français louisianais

Le statut de *ça fait que* en français louisianais ressemble fort à celui dans les autres variétés de français en Amérique du Nord. Dans sa fonction comme particule marquant la succession des faits et comme coordonnant marquant la conséquence, on le rencontre généralement sous sa forme réduite *ça fait* ou bien *fait là* (cf. Wiesmath, 2000, p. 136) :

- (6) Le monde usait l'eau pour noyer leur riz. Asteur il y a /ils ont tous des grosses pompes pour eux-mêmes pour noyer leur riz. ça fait ils ont pas besoin de canal. (Stäbler, 1995, p. 73)
- (7) Fait là il a été là-bas là, fait nous-autres on a parti. (Stäbler, 1995, p. 39)

Le français québécois

Pour ce qui est du rôle du connecteur en français québécois, le *Dictionnaire québécois- français* (Meney, 1999) met *ça fait que* et ses variantes *ça fa que*, *fait que*, *fa que* et *fak* au même rang que *c'est pourquoi* et *alors* :

- (8) Moé j'étais ben prêt à faire toute ça. ça fait qu'j'ai essayé. (Meney, 1999, p. 801)
 (9) Mon collègue ne m'a pas aidé. Fait que c'était moi qui était pogné tout seul pour négocier. (Meney, 1999, p. 801)

La question du comportement pragmatique et syntaxique de *ça fait que* en français québécois est traitée dans les travaux de Léard (1983, 1986) dont l'approche vise à examiner non seulement l'aspect sémantique, mais aussi les opérations syntaxiques qui déterminent l'usage du connecteur dans des contextes différents.

Dans son étude sur *fak* en français québécois, Dessureault-Dober (1974) évoque l'équivalence linguistique de *fak*, *alors* et *donc*. Pourtant, les travaux de Léard (1988, p. 7) mettent en évidence que l'équivalence ne peut être que partielle : « il y a là des combinaisons de faits sémantiques qui sont acceptées ou refusées par les morphèmes ». Selon lui, *ça fait que* est compatible avec plusieurs types d'opérations linguistiques : l'opération de mise en relation de deux faits (*Y avait pas de lumière, fak je voyais rien*), l'opération de mise en relation entre un fait connu et le fait antérieur qui l'a causé, grâce à une inférence (*Y avait pas de lumière, fak Pierre est pas là*) et l'opération de mise en relation de deux faits où la principale autorise l'assertion de la subordonnée, qui est une suite prévisible du fait de la principale (*Y avait pas de lumière, fak tu voyais rien j'imagine*) (Léard, 1983, p. 68). Dans les trois cas, l'idée de la conséquence est plus ou moins présente (F1).

Par ailleurs, la polyvalence de *fak* permet son usage dans des subordonnées dont le verbe est à l'impératif ou dans une phrase interrogative :

- (10) Ton père est pas là, *fak* fais-le tout seul. (Léard, 1983, p. 68)
 (11) On aura pas le temps de sortir, *fak* est-ce qu'on pourrait remettre ça à demain ? (Forget, 1985, p. 70)

Forget (1985, p. 70) affirme dans ce contexte que :

Contrairement à *c'est pourquoi*, *fak* et *ça fak* n'ont pas comme contrainte d'explicitier le verbe de parole ou de croyance ; il n'est pas étonnant alors que l'enchaînement avec une forme interrogative directe ou avec un impératif [...] soit acceptable.

La polyvalence de *fak* implique également la compatibilité du connecteur avec certains modalisateurs comme *tu comprends*, *comme de raison*, *peut-être*, etc.

- (12) Il pleuvait, *fak* y a glissé comme de raison. (Léard, 1983, p. 80)

Fak est également employé dans des phrases en suspens :

(13) J'avais pus d'argent, *fak* ... [j'avais pas le choix]. (Léard 1983, p. 70)

Contrairement à ce que suggère Dessureault-Dober (1974, p. 25), Léard interprète cet usage non pas comme une invitation à l'interlocuteur de prendre la parole (*turn taking signal*), mais comme une application de la loi conversationnelle selon Grice : ne donnez pas plus d'information que nécessaire. à ce propos, Léard (1983, p. 71) constate que :

Un des emplois les plus courants de *fak*, qui semble aussi l'éloigner de *de sorte que* (mais aussi de *alors*), est son emploi *phatique*. Le *fak* marqueur d'interaction entre locuteurs doit être classé sous deux rubriques distinctes : le *fak* invitant le locuteur à tirer seul les conclusions [ce qui correspond à la fonction F3] et un *fak* qui dit au locuteur que les énoncés sont liés au propos [F2]. [...] c'est donc un signal que l'on ne s'égare pas, que l'information est pertinente, s'enchaîne malgré les apparences [...] Les deux insistent sur la cohérence, la continuité [...], la bonne interprétation du discours.

Cette fonction de *fa que* de donner une certaine cohérence au propos apparaît notamment au début du discours et après une digression (en français de France, on utilise au début de l'énoncé *donc* et après une digression *toujours est-il que*) :

(14) *Fak* comme je vous disais la dernière fois ... (Léard, 1986, p. 534)

Le statut de *ça fait que* dans le parler acadien des Îles-de-la-Madeleine

Pour notre analyse, nous avons adopté le classement suivant qui synthétise la catégorisation des fonctions selon Vincent (1993), Roy (1979), Léard (1983, 1986) et Wiesmath (2000) :

F1 : connecteur utilisé sous leur forme grammaticale première ;

F2 : connecteur qui sert d'embrayeurs de thème pour garantir la continuité sémantique dans le discours ;

F3 : marqueur de balisage, emploi phatique³.

La distinction entre connecteurs et marqueurs discursifs n'étant pas toujours évidente, les questions qui devraient nous aider à déterminer la fonction respective de *ça fait que* sont les suivantes :

- a) Quelles sont les positions dans la phrase qui peuvent être occupées par *ça fait que* ?
- b) Quels sont les types syntaxiques des énoncés dans lesquels le connecteur apparaît ?
- c) Est-ce que *ça fait que* peut être associé à d'autres marqueurs ? Si oui, lesquels ?

d) Est-ce qu'il y a des contraintes prosodiques qui déterminent la fonction de ce connecteur ?

Le connecteur *ça fait que* est bien attesté dans notre corpus des Îles et il apparaît sous plusieurs variantes : *ça fait*, *ça fait que*, *ça fa*, *ça fa que*, *fait que*, *fa que* et *fa*. Quoique nous n'ayons pas procédé à une analyse quantitative, le tableau 2 présente quelques chiffres concernant la répartition des variantes dans les corpus transcrits, tel qu'indiqué au départ :

Tableau 2 : Les variantes de *ça fait que*

Variantes	Nombre d'occurrences	%
<i>ça fait (que)</i>	98	58,7%
<i>fait que</i>	34	20,3%
<i>ça fa (que)</i>	23	13,8%
<i>fa (que)</i>	12	7,2%
Total	167	100%

Contraintes phonétiques

Nous n'avons pas observé de différence quant à l'emploi de *(ça) fa (que)* et de *(ça) fait (que)*. Il s'agit très probablement d'une variante purement phonétique. Par ailleurs, il ressort de notre analyse que les locuteurs qui emploient la forme réduite prononcent toujours [a] au lieu de [ɛ] en finale absolue (p. ex. *juillat* au lieu de *juillet* et *état* pour *était*). Notons que dans tous les attestations de *fa*, le connecteur est suivi du pronom personnel *je*. Cette affinité pourrait s'expliquer par une contrainte phonétique : si le pronom personnel *il(s)* suit le connecteur, les locuteurs optent pour la variante *(ça) fait qu'* pour éviter l'hiatus **fa il(s)*.

Contraintes syntaxiques

Dans notre corpus, nous n'avons trouvé aucune attestation du connecteur dans les interrogatives ni avec l'impératif, comme dans les exemples (10) et (11) ci-dessus. Il se peut que cela soit lié au type d'entretien ; pourtant nous n'avons jamais entendu *ça fait que* dans ces types d'énoncés dans des conversations entre membres de la communauté. Le connecteur *ça fait que* peut être associé à des marqueurs (m) comme *comme de raison*, *pis*, *là*, *ben*. Néanmoins, l'ordre est en général du type *ça fait que* + m1 + m2, etc.

Selon nos analyses, la présence ou l'absence de *que* ne semble pas avoir d'impact sur la fonction du connecteur.

Classement des fonctions de *ça fait que* dans le parler madelinot

Dans sa fonction que nous avons définie comme première (F1), le connecteur est utilisé avec sa valeur grammaticale traditionnelle de conjonction et indique la conséquence.

- (15) a. Après ça les Blancs a commencé à rentrer aux Îles-de-la-Madeleine. *ça fait que* là les Indiens s'en a été. (IM, EN050320)
 b. Y a pas de chambres beaucoup *fait que* le monde cherche tout' à menir sus l'île centrale. (IM, GC020306)

Dans les deux exemples, *ça fait que* rejoint l'emploi de *alors*, *c'est pourquoi* et *donc* ; ils sont mutuellement interchangeables.

La fonction F2 confère à *ça fait que* le statut d'un *discourse operator*⁴ que nous avons appelé plus haut, particule de discours. Le connecteur ferme une parenthèse après une digression ou sert à introduire un nouveau thème. Dans l'exemple (16a), la locutrice raconte l'histoire de son fils qui avait le choix entre un violon et un nouveau vêtement. Après avoir fait le lien avec le présent (*il a encore le même violon qu'i joue*), elle revient en arrière pour expliquer que finalement il avait reçu les deux cadeaux :

- (16) a. Pis il a encore le même violon qu'i joue. *ça fa qu'* i s'a acheté un violon pis il a eu l'habit quand même. (IM, EN070328)
 b. C'est pus/c'est pus la mentalité des Îles ... *ça fait que* ... C'est ça que je pense des tourisses. (IM, PL030339)
 c. [I m'a dit] tu devrais sortir. *ça fait que* mon mari. Il avait fait l'armée. Alors il aimait pas voyager. (IM, EN070328)

Dans (16b), le locuteur a été interrogé sur le tourisme. Après avoir évoqué le changement de mentalité des habitants suite à l'expansion du tourisme, il ferme la parenthèse pour rappeler la question de début.

Notons, dans l'exemple (16c), la co-occurrence de *ça fait que* et de *alors*, qui occupent des fonctions bien distinctes : *ça fait que* introduit une digression (le mari qui a fait l'armée), un éloignement du sujet en question (les sorties de l'épouse), tandis que le connecteur *alors* établit un rapport cause-conséquence entre deux propositions.

Dans ces contextes, *ça fait que* est souvent suivi par *pis* ou *là* (ou les deux) :

Just as in the case of modal particles, markers which occur in similar positions frequently cluster these positions, and when they do, there are at least some restrictions in their order of occurrence, but at the same time, such clusters can always be reduced by one or two markers, without loss of grammaticality (although again not without some change of pragmatic import). (Mosegaard-Hansen, 1989, p. 68)

Si *ça fait que* prend le rôle de particule de discours, il marque alors une réorientation vers un nouveau thème ou après une digression. Par ailleurs, il fonctionne comme *bracketing device*⁵ qui ouvre ou ferme une parenthèse.

Quand *ça fait que* fonctionne comme ponctuant ou marqueur d'interaction (F3), il annonce la fin du thème, sans qu'il y ait forcément un changement de tour de parole. Dans ces cas, on observe soit un allongement de la syllabe finale du connecteur soit une rupture ou une pause avant la reprise du discours.

- (17) a. (à propos de son fils) [I] fait des meubles des affaires là. [I] travaille là-dedans *ça fait que* : ouais. (IM, PL010307)
- b. Pis après ça ben on a eu l'estricité. *Fa que*. Avec l'estricité. Pis j'ai/j'ai eu eune cuve. (IM, EN070328)
- c. Là j'ai dit je vas pas en avant *fa que* là je voulas pas aller en avant. (IM, 070328)

Dans le cas de l'exemple (17c), *fa que* introduit une paraphrase, un *echo* de l'énoncé précédent.

La répartition des fonctions que j'ai constatée dans le corpus de l'Estrie de Beauchemin *et al.* confirme nos hypothèses par rapport à une expansion graduelle des fonctions F2 et F3 au détriment de F1. Dans ce corpus comme dans le nôtre, *ça fait que* sert avant tout à l'introduction d'un nouveau thème et à combler une pause. L'exemple (18a) est l'un des rares où l'on n'observe pas de perte de valeur sémantique. Ici, *ça fait que* est employé dans la fonction F1, alors que l'exemple (18b) reste ambigu. Dans ce dernier, le connecteur introduit un exemple et reprend l'énoncé précédent. Pourtant, on pourrait y voir un enchaînement logique du type *x donc y*.

- (18) a. Pis j'ai essaye d'y mettre la trayeuse/j'étais pas capable/fait que j'ai été chercher un voisin. (*Estrie*, 221, 18/19)
- b. Si on avait un manteau neuf à l'/au commencement de l'automne/ c'était notre cadeau du/ notre cadeau de Noël/ça fait que/si t'avais une paire de bottes au commencement de/de l'hiver/ça c'était un autre cadeau de Noël. (*Estrie*, 262, 23/27)

Dans les exemples (19) à (23), le connecteur sert soit à rediriger la conversation vers le sujet initial, soit à introduire un nouveau thème (F2).

- (19) J'étais rendue assez/assez vieille/j'avais vingt ans/mes sœurs étaient plus vieilles pis ça croyait plus au père Noël/ça fait que on allait à messe de minuit et puis après/mamère faisait un genre de petit réveillon. (*Estrie*, 40, 17/21)
- (20) Moi je trouve à être le plus jeune d'une/d'une famille de onze enfants/ça fait que j'ai des/j'ai des neveux pis des nièces. (*Estrie*, 9/10, 32/2)

- (21) Du quinze d'août à aller au/à la fin de septembre/ça c'est des périodes de/de journées de douze à quatorze heures/ça fait que là j'aime l'hiver pour/me reposer un peu. (*Estrie*, 7, 25/28)
- (22) Pis j'ai engagé/mon frère pis le voisin pour aller chercher le cheval pis le tuer/de moitié avec moé/ça fait que la peau valait quatorze piastres. (*Estrie*, 220, 14/16)
- (23) Moé je le connaissais comme ça là mais/mais pouvais pas sortir avec/ça fait ç'a commencé de même. (*Estrie*, 155, 2/4)

Les exemples suivants illustrent la fonction F3. Dans les deux cas, *ça fait que* est accompagné d'autres marqueurs (*hein, pis, disons*).

- (24) La petite fille a se cachait/fallait pas la voir avant/ dans l'église/hein/ça fait que/pis moé/j'étais allé voir/faire un tour. (*Estrie*, 310/311, 30/1)
- (25) Les jeunes/disons y y pensent mais y disent que c'est vieux jeu là/ça fait que/ disons/je dis pas que ça disparaîtra pas complètement/mais disons c'est c'est moins à mode. (*Estrie*, 42, 18/21)

Conclusion

Les résultats du travail de Roy (1979) concernant la répartition des fonctions de *ça fait que* dans le français de la région de Moncton confirment notre hypothèse selon laquelle la fonction F1 de *ça fait que* (qui est la fonction principale de ce connecteur en français de France) a laissé la place aux fonctions secondaires F2 et F3. Notons pourtant qu'une comparaison des usages de *ça fait que* en français de France et en français acadien s'avère difficile : en français hexagonal, le connecteur se situe plutôt au niveau de la langue familière (Grevisse 1993) ou populaire (Petit Robert 2006), alors qu'en acadien, il fait partie du registre courant (Gisèle Chevalier, communication personnelle).

Cette mutation de *ça fait que* nous paraît encore plus prononcée dans le français des Îles-de-la-Madeleine. Il nous semble qu'un certain conservatisme linguistique et une situation sociolinguistique où le français reste la langue dominante favorisent l'achèvement de ce processus. Par contre, dans le français de Moncton, *ça fait que* est concurrencé par le connecteur anglais *so* qui prédomine dans toutes les fonctions (de F1 à F3) et entrave l'évolution du statut de *ça fait que* vers un simple marqueur d'interaction.

On pourrait donc supposer que *ça fait que* était d'abord utilisé uniquement avec la fonction F1. Ensuite, le connecteur développa d'autres fonctions (F2 et F3) qui coexistaient avec F1. Au fur et à mesure, une hiérarchie s'établit en faveur de F2 et F3 qui fit de F1 une fonction secondaire et de moins en moins utilisée et qui témoigne d'une grammaticalisation du connecteur *ça fait que*. On pourrait illustrer cette hypothèse comme dans la figure 1.

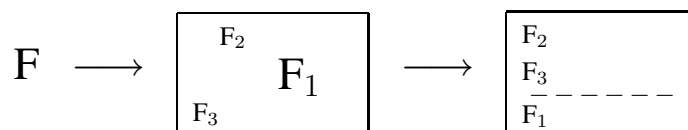


Figure 1 : La grammaticalisation de *ça fait que*

Le fonctionnement du connecteur *ça fait que* dans le parler madelinot correspond en grande partie à son usage dans les autres variétés du français acadien et en français québécois. Néanmoins, la prédominance très nette des exemples dans lesquels *ça fait que* occupe la place d'une particule de discours fait preuve d'un changement au niveau sémantique qui nous semble presque achevé. La compatibilité de *ça fait que* avec la plupart des opérations syntaxiques lui confère le statut d'un connecteur polyvalent dont la fonction principale (du moins dans le français acadien des Îles-de-la-Madeleine) est d'indiquer l'enchaînement du discours sans établir un rapport de cause-conséquence.

Quand nous parlons de perte de la fonction grammaticale et de glissement du connecteur vers un rôle de marqueur discursif, nous partons de l'hypothèse que le connecteur n'a pas occupé toutes ces fonctions dès le début. Or, le statut de *ça fait que* dans le français des siècles précédents reste très flou. Par ailleurs, nous pensons qu'une étude de la prosodie pourrait apporter quelques éclaircissements sur la répartition fonctionnelle du connecteur.

Notes

- ¹ Pour une discussion de la terminologie cf. Dostie (2004, p. 40 *ss*). Pour la distinction entre *opérateur* et *connecteur* cf. Moeschler et Reboul (1994, p. 179).
- ² « Ce rôle discursif des connecteurs est particulièrement important dans les textes argumentatifs » (Riegel, 1994, p. 618). « Le locuteur qui les [les connecteurs] emploie assure une progression de son discours qui se confond avec l'argumentation qu'il soutient » (Forget, 1985, p. 51).
- ³ Selon Dostie (2004, p. 48), les marqueurs de balisage signalent la fin d'une étape dans une intervention et se distinguent des connecteurs par leur faible intensité ainsi que par le fait d'apparaître souvent en série.
- ⁴ « Words or phrases that are uttered with the primary function of bringing to the listener's attention a particular kind of linkage of the upcoming utterance with the immediate discourse context » (Redeker, 1991, p. 1169).
- ⁵ « Either preceding or following another type of discourse 'embedding', namely parenthetical comments or asides » (Mosegaard-Hansen, 1998, p. 340).

Références

- Bakhtine, M. 1970. *La poétique de Dostoïevski*. Paris, Seuil.
- Beauchemin, N., P. Martel, et M. Théoret. 1973–1981. *Échantillon de textes libres*. Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 6 vol.
- Blakemore, D. 1987. *Semantic constraints on relevance*. Oxford, Blackwell.
- Brasseur, P. 2001. *Dictionnaire des régionalismes du français de Terre-Neuve*. Tübingen, Niemeyer.
- Cormier, Y. 1999. *Dictionnaire du français acadien*. Montréal, Fidès.
- Dessureault-Dober, D. 1974. Étude sociolinguistique de /ça fait que/ : coordonnant logique et marqueur d'interaction. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.
- Dostie, G. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles, Duculot.
- Ducrot, O. 1984. *Le dire et le dit*. Paris, Minuit.
- Ducrot, O. et al.. 1980. *Les mots du discours*. Paris, Minuit.
- Forget, D. 1985. "C'est pourquoi votre fille est muette", ou l'analyse sémantique d'un connecteur argumentatif. *Revue québécoise de linguistique*, vol. 15, n° 1, p. 51–75.
- Gil, A. 1995. *Textadverbiale in den Romanischen Sprachen. Eine integrale Studie zu den Konnektoren und Modalisatoren im Spanischen, Französischen und Italienischen*. Frankfurt am Main, Peter Lang.
- Grevisse, M. 1993. *Le bon usage*. 13^e édition (revue et refondue par André Goosse). Paris, Duculot.
- Grice, H.P. 1957. Meaning. *The Philosophical Review*, vol. 64, p. 377–388.
- Léard, J.-M. 1983. Le statut de *fak* en québécois : un simple équivalent de *alors* ? *Travaux de linguistique québécoise*, vol. 4, p. 59–100.
- Léard, J.-M. 1986. Le statut de *pi* et *fak* en québécois et leur compatibilité avec certaines opérations. Dans *Morphosyntaxe des langues romanes. Actes du XVII^e congrès international de linguistique et philologie romanes (Aix-en-Provence, 29 août–3 septembre 1983)*, vol. 4, p. 527–540.
- Leblanc, L.-P. 1999. Standardisation des connecteurs dans le français parlé en situation formelle en Acadie du Nouveau-Brunswick. Thèse de maîtrise, Université de Moncton. *Le nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert, éd. de 2006.
- Luscher, J.M. 1994. Les marques de connexion : des guides pour l'interprétation. Dans J. Moeschler A. Reboul, J.-M. Luscher et J. Jayez (dir.), *Langage et pertinence : référence temporelle, anaphore, connecteurs et métaphore*. Nancy, Presses universitaires de Nancy, p. 175–227.
- Mény, L. 1999. *Dictionnaire québécois français*. Montréal, Guérin.
- Moeschler, J. 1985. *Argumentation et conversation. Éléments pour une analyse pragmatique du discours*. Paris, Hatier.
- Moeschler, J. 1989. *Modélisation du dialogue. Représentation de l'inférence argumentative*. Paris, Hermès.
- Moeschler, J. et A. Reboul. 1994. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris, Seuil.

- Mosegaard-Hansen, M.-B. 1998. *The function of discourse particles : A study with special reference to spoken Standard French*. Philadelphia, John Benjamins.
- Reboul, A. et J. Moeschler. 1998a. *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*. Paris, Seuil.
- Reboul, A. et J. Moeschler. 1998b. *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*. Paris, Armand Colin.
- Redeker, G. 1991. Linguistic markers of discourse structure. *Linguistics*, vol. 29, p. 1139–1172.
- Riegel, M., J.-C. Pellat et R. Rioul. 1994. *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Roy, M.-M. 1979. Les conjonctions anglaises BUT et SO dans le français de Moncton. Une étude sociolinguistique de changements linguistiques provoqués par une situation de contact. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.
- Sperber, D. et D. Wilson. 1989. *La pertinence*. Paris, Minuit.
- Stäbler, C. 1995. *La vie dans le temps et asteur. Ein korpus von gesprächen mit Cadiens in Louisiana*. Tübingen, Narr.
- Vincent, D. 1993. *Les ponctuels de la langue et autres mots du discours*. Québec, Nuit Blanche.
- Wiesmath, R. 2000. Enchaînement des propositions dans le français acadien du Nouveau-Brunswick/Canada. Place de ce parler parmi d'autres variétés d'outre-mer. Thèse de doctorat en linguistique, Universität Freiburg, Freiburg im Breisgau (Allemagne).

